

## CHAPITRE II

Pour confirmer cette analyse du mythe féminin tel qu'il se propose collectivement, nous allons envisager la figure singulière et synchrétique qu'il a revêtue chez certains écrivains. L'attitude à l'égard de la femme de Montherlant, D. H. Lawrence, Claudel, Breton, Stendhal nous a entre autres paru typique.

## I

## MONTHERLANT OU LE PAIN DU DÉGOÛT

Montherlant s'inscrit dans la longue tradition des mâles qui ont repris à leur compte le manichéisme orgueilleux de Pythagore. Il estime après Nietzsche que seules les époques de faiblesse ont exalté l'Éternel Féminin et que le héros doit s'insurger contre la Magna Mater. Spécialiste de l'héroïsme, il entreprend de la détrôner. La femme, c'est la nuit, le désordre, l'immanence. « Ces ténèbres convulsives ne sont rien de plus que le féminin à l'état pur<sup>1</sup> », écrit-il, à propos de Mme Tolstoï. C'est selon lui la sottise et la bassesse des hommes d'aujourd'hui qui ont prêté une figure positive aux déficiences féminines : on parle de l'instinct des femmes, de leur intuition, de leur divination alors qu'il faudrait dénoncer leur absence de logique, leur ignorance têtue, leur incapacité à saisir le réel ; elles ne sont en fait ni observatrices ni psychologues ; elles ne savent ni voir les choses ni comprendre les êtres ; leur mystère est un leurre, leurs insondables trésors ont la

1. *Sur les femmes.*

profondeur du néant ; elles n'ont rien à donner à l'homme et ne peuvent que lui nuire. Pour Montherlant c'est d'abord la mère qui est la grande ennemie ; dans une pièce de jeunesse, *L'Exil*, il mettait en scène une mère qui empêchait son fils de s'engager ; dans *Les Olympiques* l'adolescent qui voudrait se donner au sport est « barré » par l'égoïsme peureux de sa mère ; dans *Les Célibataires*, dans *Les Jeunes Filles*, la mère est décrite en traits odieux. Son crime, c'est de vouloir garder son fils à jamais enfermé dans les ténèbres de son ventre ; elle le mutilé afin de pouvoir l'accaparer et remplir ainsi le vide stérile de son être ; elle est la plus déplorable des éducatrices ; elle coupe les ailes de l'enfant, elle le retient loin des cimes auxquelles il aspire, elle l'abêtit et l'avilit. Ces griefs ne sont pas sans fondement. Mais à travers les reproches explicites que Montherlant adresse à la femme-mère, il est clair que ce qu'il déteste, en elle, c'est sa propre naissance. Il se croit dieu, il se veut dieu : parce qu'il est mâle, parce qu'il est un « homme supérieur », parce qu'il est Montherlant. Un dieu n'a pas été engendré ; son corps, s'il en a un, est une volonté coulée en muscles durs et obéissants, non une chair sourdement habitée par la vie et la mort ; cette chair périssable, contingente, vulnérable et qu'il renie, c'est la mère qu'il en rend responsable. « Le seul endroit du corps où Achille était vulnérable, c'était celui où il avait été tenu par sa mère<sup>1</sup>. » Montherlant n'a jamais voulu assumer la condition humaine ; ce qu'il appelle son orgueil, c'est, dès le départ, une fuite apeurée devant les risques que comporte une liberté engagée dans le monde à travers une chair ; il prétend affirmer la liberté, mais refuser l'engagement ; sans attache, sans racine, il se rêve une subjectivité souverainement repliée sur soi-même ; le souvenir de son origine charnelle dérange ce songe et il a recours à un procédé qui lui est habituel : au lieu de la surmonter, il la répudie.

Aux yeux de Montherlant, l'amante est aussi néfaste que la mère ; elle empêche l'homme de ressusciter en lui le dieu ; le lot de la femme, déclare-t-il, c'est la vie dans ce qu'elle a d'immédiat, elle se nourrit de sensations, elle se vautre dans l'immanence, elle a la manie du bonheur : elle veut y enfermer l'homme ; elle n'éprouve pas l'élan de sa transcendance, elle n'a pas le sens de la grandeur ; elle aime son amant dans sa faiblesse et non dans sa force, dans ses peines et non dans sa joie ; elle le souhaite désarmé, malheureux au point de vouloir contre toute évidence le convaincre de sa misère. Il la dépasse et par

1. *Ibid.*

là il lui échappe : elle entend le réduire à sa propre mesure pour s'emparer de lui. Car elle a besoin de lui, elle ne se suffit pas, c'est un être parasite. Par les yeux de Dominique, Montherlant fait apparaître les promeneuses du Ranelagh « pendues aux bras de leurs amants comme des êtres sans vertèbres, pareilles à de grandes limaces déguisées<sup>1</sup> » ; à l'exception des sportives, les femmes sont selon lui des êtres incomplets, voués à l'esclavage ; molles et sans muscles, elles n'ont pas de prise sur le monde ; aussi travaillent-elles âprement à s'annexer un amant ou mieux un époux. Le mythe de la mante religieuse n'est pas, que je sache, utilisé par Montherlant, mais il en retrouve le contenu : aimer, pour la femme, c'est dévorer ; elle prétend se donner, et elle prend. Il cite le cri de Mme Tolstoï : « Je vis par lui, pour lui ; j'exige la même chose pour moi », et il dénonce les dangers d'une telle furie d'amour, il trouve une terrible vérité au mot de l'Ecclésiaste : « Un homme qui vous veut du mal vaut mieux qu'une femme qui vous veut du bien. » Il invoque l'expérience de Lyautey : « Un de mes hommes qui se marie est un homme diminué de moitié. » C'est surtout pour « l'homme supérieur » qu'il juge le mariage néfaste ; c'est un embourgeoisement ridicule ; imagine-t-on qu'on ait pu dire : Mme Eschyle ou « J'irai dîner chez les Dante » ? Le prestige d'un grand homme en est affaibli ; et surtout le mariage brise la solitude magnifique du héros ; celui-ci « a besoin de ne pas être distrait de soi-même<sup>2</sup> ». J'ai dit déjà que Montherlant a choisi une liberté *sans objet*, c'est-à-dire qu'il préfère une illusion d'autonomie à l'authentique liberté qui s'engage dans le monde ; c'est cette disponibilité qu'il entend défendre contre la femme ; celle-ci est lourde, elle pèse. « C'était un dur symbole qu'un homme ne pût marcher droit parce que la femme qu'il aimait était à son bras<sup>3</sup>. » « Je brûlais, elle m'éteint. Je marchais sur les eaux, elle se met à mon bras, j'enfonçai<sup>4</sup>. » Comment a-t-elle tant de pouvoir puisqu'elle est seulement manque, pauvreté, négativité et que sa magie est illusoire ? Montherlant ne l'explique pas. Il dit seulement avec superbe que « Le lion craint à bon droit le moustique<sup>5</sup> ». Mais la réponse saute aux yeux : il est facile de se croire souverain quand on est seul, de se croire fort quand on refuse soigneusement de se charger d'aucun fardeau. Montherlant a choisi la facilité ; il prétend avoir le

1. *Le Songe*.

2. *Sur les femmes*.

3. *Les Jeunes Filles*.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

culte des valeurs difficiles : mais il cherche à les atteindre facilement. « Les couronnes que nous nous donnons à nous-mêmes sont les seules qui valent d'être portées », dit le roi de *Pasiphaé*. Principe commode. Montherlant surcharge son front, il se drape de pourpre ; mais il suffirait d'un regard étranger pour révéler que ses diadèmes sont en papier peint et que, tel le roi d'Andersen, il est tout nu. Marcher en songe sur les eaux, c'est bien moins fatigant que d'avancer pour de bon sur les chemins de la terre. Et c'est pourquoi le lion Montherlant évite avec terreur le moustique féminin : il redoute l'épreuve du réel<sup>1</sup>.

Si Montherlant avait véritablement dégonflé le mythe de l'Éternel Féminin, il faudrait l'en féliciter : c'est en niant la Femme qu'on peut aider les femmes à s'assumer comme êtres humains. Mais on a vu qu'il ne pulvérise pas l'idole : il la convertit en monstre. Il croit lui aussi en cette obscure et irréductible essence : la féminité ; il estime après Aristote et saint Thomas qu'elle se définit négativement ; la femme est femme par manque de virilité ; c'est là le destin que tout individu femelle doit subir sans pouvoir le modifier. Celle qui prétend y échapper se situe au plus bas degré de l'échelle humaine : elle ne réussit pas à devenir homme, elle renonce à être une femme ; elle n'est qu'une caricature dérisoire, un faux-semblant ; qu'elle soit un corps et une conscience ne lui confère aucune réalité : platonicien à ses heures, Montherlant semble considérer que seules les Idées de féminité et de virilité possèdent l'être ; l'individu qui ne participe ni à l'une ni à l'autre n'a qu'une apparence d'existence. Il condamne sans appel ces « stryges » qui ont l'audace de se poser comme des sujets autonomes, de penser, d'agir. Et il entend prouver en traçant le portrait d'Andrée Hacquebaut que toute femme qui s'efforce de faire de soi une personne se change en un fantôme grimaçant. Bien entendu Andrée est laide, disgraciée, mal habillée et même sale, les ongles et les avant-bras douteux : le peu de culture qu'on lui attribue a suffi à tuer toute sa féminité ; Costals nous assure qu'elle est intelligente, mais à chaque page qu'il lui consacre, Montherlant nous convainc de sa stupidité ; Costals prétend éprouver de la sympathie pour elle ; Montherlant nous la rend odieuse. Par cette adroite équivoque, on prouve la sottise de

1. Ce processus est celui qu'Adler considère comme l'origine classique des psychoses. L'individu divisé entre une « volonté de puissance » et un « complexe d'infériorité » établit entre la société et lui le plus de distance possible afin de n'avoir pas à affronter l'épreuve du réel. Il sait qu'elle minerait des prétentions qu'il ne peut maintenir que dans l'ombre de la mauvaise foi.

l'intelligence féminine, on établit qu'une disgrâce originelle pervertit chez la femme toutes les qualités viriles auxquelles elle tend.

Montherlant veut bien faire une exception pour les sportives ; par l'exercice autonome de leur corps, celles-ci peuvent conquérir un esprit, une âme ; encore serait-il facile de les faire descendre de ces hauteurs ; de la gagnante du mille mètres, à qui il consacre un hymne enthousiaste, Montherlant s'éloigne avec délicatesse ; il ne doute pas de la séduire aisément et il veut lui épargner cette déchéance. Dominique ne s'est pas maintenue sur les sommets où l'appelaient Alban ; elle est tombée amoureuse de lui : « Celle qui avait été tout esprit et tout âme suait, poussait ses parfums, et, perdant l'air, elle toussotait à petits coups<sup>1</sup>. » Indigné, Alban la chasse. On peut estimer une femme qui par la discipline du sport a tué en elle la chair ; mais c'est un odieux scandale qu'une existence autonome coulée dans une chair de femme ; la chair féminine est haïssable dès qu'une conscience l'habite. Ce qui convient à la femme, c'est d'être purement chair. Montherlant approuve l'attitude orientale : en tant qu'objet de jouissance, le sexe faible a sur terre une place, humble sans doute, mais valable ; il trouve une justification dans le plaisir qu'en tire le mâle et dans ce plaisir seul. La femme idéale est parfaitement stupide et parfaitement soumise ; elle est toujours prête à accueillir l'homme, et ne lui demande jamais rien. Telle est Douce, qu'Alban apprécie à ses heures, « Douce, admirablement sotte et toujours plus convoitée à mesure que plus sotte... inutile en dehors de l'amour et qu'il évite alors avec une douceur ferme<sup>2</sup> ». Telle est la petite Arabe Radidja, tranquille bête d'amour qui accepte docilement plaisir et argent. Telle peut-on imaginer cette « bête féminine » rencontrée dans un train espagnol : « Elle avait l'air si abruti que je me suis mis à la désirer<sup>3</sup>. » L'auteur explique : « Ce qui est agaçant chez les femmes, c'est leur prétention à la raison ; qu'elles exagèrent leur animalité, elles ébauchent le surhumain<sup>4</sup>. »

Cependant Montherlant n'est en rien un sultan oriental ; il lui manque d'abord la sensualité. Il est loin de se délecter sans arrière-pensée des « bêtes féminines » ; elles sont « malades, malsaines, jamais tout à fait nettes<sup>5</sup> » ; Costals nous confie que les cheveux des jeunes garçons sentent plus fort et meilleur que ceux des femmes ; il éprouve

1. *Le Songe*.

2. *Ibid.*

3. *La Petite Infante de Castille*.

4. *Ibid.*

5. *Les Jeunes Filles*.

parfois du dégoût devant Solange, devant « cette odeur douceuse, presque écœurante, et ce corps sans muscle, sans nerf, comme une loche blanche<sup>1</sup> ». Il rêve d'étreintes plus dignes de lui, entre égaux, où la douceur naîtrait de la force vaincue... L'Oriental goûte voluptueusement la femme et par là s'établit entre amants une réciprocité charnelle : c'est ce que manifestent les ardentes invocations du Cantique des cantiques, les contes des *Mille et Une Nuits*, et tant de poésies arabes à la gloire de la bien-aimée ; certes, il y a de mauvaises femmes ; mais il en est aussi de savoureuses, et l'homme sensuel s'abandonne à leurs bras avec confiance, sans s'en trouver humilié. Tandis que le héros de Montherlant est toujours sur la défensive : « Prendre sans être pris, seule formule acceptable entre l'homme supérieur et la femme<sup>2</sup>. » Il parle volontiers du moment du désir, qui lui semble un moment agressif, viril ; il esquive celui de la jouissance ; peut-être risquerait-il de découvrir que, lui aussi, il sue, il halète, il « pousse ses parfums » ; mais non : qui oserait respirer son odeur, sentir sa moiteur ? Sa chair désarmée n'existe pour personne, parce qu'il n'y a personne en face de lui : il est la seule conscience, une pure présence transparente et souveraine ; et si pour sa conscience même le plaisir existe, il n'en tient pas compte : ce serait donner barre sur lui. Il parle complaisamment du plaisir qu'il donne, jamais de celui qu'il reçoit : recevoir, c'est une dépendance. « Ce que je demande à une femme, c'est de lui faire plaisir<sup>3</sup> » ; la chaleur vivante de la volupté serait une complicité : il n'en admet aucune ; il préfère la solitude hautaine de la domination. Ce sont des satisfactions, non pas sensuelles, mais cérébrales qu'il cherche auprès des femmes.

Et d'abord celles d'un orgueil qui souhaite s'exprimer, mais sans courir de risques. Devant la femme « on a le même sentiment que devant le cheval, devant le taureau qu'on va aborder : la même incertitude et le même goût de *mesurer son pouvoir*<sup>4</sup> ». Le mesurer à d'autres hommes, ce serait bien hardi ; ils interviendraient dans l'épreuve ; ils imposeraient des barèmes imprévus, ils rendraient un verdict étranger ; en face d'un taureau, d'un cheval, on demeure son propre juge, ce qui est infiniment plus sûr. Une femme aussi, si on la choisit bien, on reste seul en face d'elle : « Je n'aime pas dans l'égalité parce que, dans la

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *La Petite Infante de Castille*.

femme, c'est l'enfant que je cherche.» Cette lapalissade n'explique rien : pourquoi cherche-t-il l'enfant, non l'égal ? Montherlant serait plus sincère s'il déclarait que lui, Montherlant, n'a pas d'égal ; et plus exactement qu'il n'en veut pas avoir : son semblable lui fait peur. Au temps des *Olympiques* il admire dans le sport la rigueur des compétitions qui créent des hiérarchies avec lesquelles on ne peut pas tricher ; mais il n'a pas lui-même entendu cette leçon ; dans la suite de son œuvre et de sa vie, ses héros comme lui-même se soustraient à toute confrontation : ils ont affaire à des bêtes, des paysages, des enfants, des femmes-enfants, et jamais à des égaux. Naguère épris de la dure lucidité du sport, Montherlant n'accepte comme maîtresses que des femmes dont son orgueil peureux n'ait à craindre aucun jugement ; il les choisit « passives et végétales », infantiles, stupides, vénales. Il évitera systématiquement de leur attribuer une conscience : s'il en découvre quelque trace, il se cabre, il s'en va ; il ne s'agit pas d'établir avec la femme aucun rapport intersubjectif : elle ne doit être au royaume de l'homme qu'un simple objet animé ; jamais on ne l'envisagera comme sujet ; jamais il ne sera tenu compte de son point de vue à elle. Le héros de Montherlant a une morale qui se croit arrogante et qui n'est que commode : il ne se soucie que de ses rapports avec soi-même. Il s'attache à la femme — ou plutôt il s'attache la femme — non pour jouir d'elle, mais pour jouir de soi : étant absolument inférieure, l'existence de la femme dévoile la substantielle, l'essentielle et indestructible supériorité du mâle ; sans risque.

Ainsi la sottise de Douce permet à Alban « de reconstituer en quelque mesure les sensations du *demi-dieu antique* épousant une Oie fabuleuse<sup>1</sup> ». Dès qu'il touche Solange, voilà Costals changé en un superbe lion : « À peine étaient-ils assis l'un près de l'autre, il mit la main sur la cuisse de la jeune fille (par-dessus sa robe), puis la tint posée au centre de son corps *comme un lion* tient sa patte étalée sur le quartier de viande qu'il s'est conquis<sup>2</sup>... » Ce geste que, dans l'obscurité des cinémas, tant d'hommes accomplissent chaque jour avec modestie, Costals leur annonce que c'est « le geste primitif du *Seigneur*<sup>3</sup> ». S'ils avaient comme lui le sens de la grandeur, les amants, les maris qui embrassent leur maîtresse avant de la posséder connaîtraient à bon marché ces puissantes métamorphoses. « Il humait vague-

1. *Le Songe*.  
2. *Les Jeunes Filles*.  
3. *Ibid.*

ment le visage de cette femme, *pareil à un lion* qui déchiquetant la viande qu'il tient entre ses pattes de temps en temps s'arrête pour la lécher<sup>1</sup>. » Cet orgueil carnassier n'est pas le seul plaisir que le mâle tire de sa femelle ; elle lui est prétexte à faire librement et, toujours sans risque, à blanc, l'expérience de son propre cœur. Costals, une nuit, s'amusera même à souffrir jusqu'à ce que, rassasié du goût de sa douleur, il attaque allégrement une cuisse de poulet. On ne peut se permettre que rarement un tel caprice. Mais il est d'autres joies ou puissantes ou subtiles. Par exemple, la condescendance ; Costals condescend à répondre à certaines lettres de femmes, et parfois même il y apporte ses soins ; à une petite paysanne inspirée, il écrit à la fin d'une dissertation pédante : « Je doute que vous puissiez me comprendre, mais cela vaut mieux que si je me fusse *abaissé* à vous<sup>2</sup>. » Il lui plaît quelquefois de modeler une femme à son image : « Je veux que vous soyez pour moi comme une chèche... je ne vous ai pas *élevée* à moi pour que vous soyez autre chose que moi<sup>3</sup>. » Il s'amuse à fabriquer à Solange quelques beaux souvenirs. Mais c'est surtout quand il couche avec une femme qu'il éprouve avec ivresse sa prodigalité : donneur de joie, donneur de paix, de chaleur, de force, de plaisir, ces richesses qu'il dispense le comblent. Lui ne doit rien à ses maîtresses ; souvent, pour en être bien sûr, il les paie ; mais même quand le coït est au pair, la femme est sans réciprocité son obligée : elle ne donne rien, il prend. Aussi trouve-t-il absolument normal, le jour où il déflore Solange, de l'envoyer au cabinet de toilette ; même si une femme est tendrement chérie, il ferait beau voir que l'homme se gênât pour elle ; il est mâle de droit divin, elle est de droit divin vouée au bock et au bidet. L'orgueil de Costals imite ici si fidèlement la muflerie qu'on ne sait plus bien ce qui le distingue d'un commis voyageur malappris.

Le premier devoir d'une femme, c'est de se soumettre aux exigences de sa générosité ; quand il suppose que Solange n'apprécie pas ses caresses, Costals entre dans une rage blanche. S'il chérit Radidja, c'est que son visage s'allume de joie dès qu'il entre en elle. Alors il jouit de se sentir à la fois bête de proie et prince magnifique. On se demande cependant avec perplexité d'où peut venir l'ivresse de prendre et de combler si la femme prise et comblée n'est qu'une pauvre chose,

1. *Ibid.*  
2. *Ibid.*  
3. *Ibid.*

chair fade où palpète un ersatz de conscience. Comment Costals peut-il perdre tant de temps avec ces créatures vaines ?

Ces contradictions donnent la mesure d'un orgueil qui n'est que vanité.

Une délectation plus subtile du fort, du généreux, du maître, c'est la pitié pour la race malheureuse. Costals, de temps en temps, s'émeut de sentir en son cœur tant de gravité fraternelle, tant de sympathie pour les humbles, tant de « pitié pour les femmes ». Quoi de plus touchant que la douceur imprévue des êtres durs ? Il ressuscite en lui cette noble image d'Épinal quand il se penche sur ces animaux malades que sont les femmes. Même les sportives, il aime les voir vaincues, blessées, harassées, meurtries ; quant aux autres, il les veut le plus désarmées possible. Leur misère mensuelle le dégoûte et cependant Costals nous confie que « toujours il avait préféré chez les femmes ces jours où il les savait atteintes<sup>1</sup> ». ... Il lui arrive de céder à cette pitié ; il va jusqu'à prendre des engagements, sinon jusqu'à les tenir : il s'engage à aider Andrée, à épouser Solange. Quand la pitié se retire de son âme, ces promesses meurent : n'a-t-il pas le droit de se contredire ? C'est lui qui fait les règles du jeu qu'il joue avec lui-même pour seul partenaire.

Inférieure, pitoyable, ce n'est pas assez. Montherlant veut la femme méprisante. Il prétend parfois que le conflit du désir et du mépris est un drame pathétique : « Ah ! désirer ce qu'on dédaigne, quelle tragédie ! ... Devoir attirer et repousser presque dans le même geste, allumer et rejeter vite comme on fait avec une allumette, la tragédie de nos rapports avec les femmes<sup>2</sup> ! » En vérité, il n'y a de tragédie que du point de vue de l'allumette, point de vue négligeable. Quant à l'allumeur, soucieux de ne pas se brûler les doigts, il est trop clair que cette gymnastique le ravit. Si son bon plaisir n'était pas de « désirer ce qu'on dédaigne », il ne refuserait pas systématiquement de désirer ce qu'il estime : Alban ne repousserait pas Dominique ; il choisirait d'« aimer dans l'égalité » ; et il pourrait éviter de tant dédaigner ce qu'il désire : après tout, on ne voit pas a priori en quoi une petite danseuse espagnole jeune, jolie, ardente, simple, est si méprisante ; est-ce parce qu'elle est pauvre, de basse extraction, sans culture ? il est à craindre qu'aux yeux de Montherlant ce ne soient en effet des tares. Mais surtout il la méprise en tant que femme, par décret ; il dit justement

1. *Ibid.*

2. *La Petite Infante de Castille.*

que ce n'est pas le mystère féminin qui suscite les rêves mâles, mais ces rêves qui créent du mystère ; mais lui aussi projette dans l'objet ce que sa subjectivité réclame : ce n'est pas parce qu'elles sont méprisables qu'il dédaigne les femmes, c'est parce qu'il veut les dédaigner qu'elles lui paraissent abjectes. Il se sent perché sur des cimes d'autant plus hautes qu'entre elles et lui la distance est plus grande ; c'est ce qui explique qu'il choisisse pour ses héros des amoureuses aussi minables : au grand écrivain Costals il oppose une vieille vierge de province tourmentée par le sexe et l'ennui, et une petite bourgeoise d'extrême droite, naïve et intéressée ; c'est jauger avec des mesures bien humbles un individu supérieur : le résultat de cette prudence maladroitement c'est qu'il nous paraît tout petit. Mais peu importe, Costals se croit grand. Les plus humbles faiblesses de la femme suffisent à nourrir sa superbe. Un texte des *Jeunes Filles* est singulièrement significatif. Avant de coucher avec Costals, Solange fait sa toilette de nuit. « Elle doit aller au W.-C., et Costals se souvient de cette jument qu'il avait eue, si fière, si délicate qu'elle n'urinaît ni ne brenait jamais quand il était sur son dos. » Ici se découvre la haine de la chair (on pense à Swift : Célia chie), la volonté d'assimiler la femme à une bête domestique, le refus de lui reconnaître aucune autonomie, fût-elle d'ordre urinaire ; mais surtout, tandis que Costals s'indigne, il oublie qu'il possède lui aussi une vessie et un côlon ; de même quand il s'écœure d'une femme baignée de sueur et d'odeur, il abolit toutes ses sécrétions personnelles : il est un pur esprit servi par des muscles et un sexe d'acier. « Le dédain est plus noble que le désir », déclare Montherlant dans *Aux fontaines du désir*, et Alvaro : « Mon pain est le dégoût<sup>1</sup>. » Quel alibi que le mépris quand il se complaît en soi-même ! Du fait qu'on contemple et qu'on juge, on se sent radicalement autre que l'autre que l'on condamne, on se lave sans frais des tares dont on l'accuse. Avec quelle ivresse Montherlant exhale pendant toute sa vie son mépris pour les hommes ! il lui suffit de dénoncer leur sottise pour se croire intelligent, leur lâcheté pour se croire courageux. Au début de l'Occupation, il se livre à une orgie de mépris à l'égard de ses compatriotes vaincus : lui n'est ni français, ni vaincu ; il plane. Au détour d'une phrase il convient que, somme toute, lui, Montherlant, qui accuse, n'a rien fait de plus que les autres pour prévenir la défaite ; il n'a même pas consenti à être officier ; mais aussitôt il recommence

1. *Le Maître de Santiago.*

à accuser avec une furie qui l'emporte bien loin de lui-même<sup>1</sup>. S'il affecte de se désoler de ses dégoûts c'est pour les sentir plus sincères et s'en réjouir davantage. En vérité, il y trouve tant de commodités qu'il cherche systématiquement à entraîner la femme dans l'abjection. Il s'amuse à tenter avec de l'argent ou des bijoux des filles pauvres : qu'elles acceptent ses cadeaux malveillants, il jubile. Il joue un jeu sadique avec Andrée pour le plaisir, non de la faire souffrir, mais de la voir s'avilir. Il invite Solange à l'infanticide ; elle accueille cette perspective, et les sens de Costals s'enflamment : il possède dans un ravissement de mépris cette meurtrière en puissance.

La clé de cette attitude, c'est l'apologue des chenilles qui nous la fournit : quelle qu'en ait été l'intention cachée, il est par soi-même assez significatif<sup>2</sup>. Compissant des chenilles, Montherlant s'amuse à en épargner certaines, à en exterminer d'autres ; il accorde une pitié rieuse à celles qui s'acharnent à vivre et les laisse généreusement courir leur chance ; ce jeu l'enchanté. Sans les chenilles, le jet urinaire n'eût été qu'une excrétion ; il devient instrument de vie et de mort ; en face de l'insecte rampant, l'homme qui soulage sa vessie connaît la solitude despotique de Dieu ; sans être menacé de réciprocité. Ainsi devant les bêtes féminines, le mâle, du haut de son piédestal, tantôt cruel, tantôt tendre, juste et capricieux tour à tour, donne, reprend, comble, s'apitoie, s'irrite ; il n'obéit qu'à son bon plaisir ; il est souverain, libre, unique. Mais il faut que ces bêtes ne soient que des bêtes ; on les choisira à dessein, on flattera leurs faiblesses, on les traitera en bêtes avec tant d'acharnement qu'elles finiront bien par accepter leur condition. Ainsi les Blancs de Louisiane et de Géorgie s'enchantent des menus larcins et des mensonges des Noirs : ils se sentent confirmés dans la supériorité que leur confère la couleur de leur peau ; et si l'un de ces nègres s'entête à être honnête, on l'en maltraitera davantage. Ainsi se pratiquait systématiquement dans les camps de concentration l'avilissement de l'homme : la race des Seigneurs trouvait dans cette abjection la preuve qu'elle était d'essence surhumaine.

Cette rencontre n'a rien d'un hasard. On sait assez que Montherlant admire l'idéologie nazie. Il s'enchanté de voir la croix gammée qui est la Roue solaire triompher en une des fêtes du Soleil. « La victoire de la Roue solaire n'est pas seulement victoire du Soleil, victoire de

1. *Le Solstice de juin*, p. 301.  
2. *Ibid.*, p. 286.

la païennité. Elle est victoire du principe solaire qui est que tout tourne... Je vois triompher en ce jour le principe dont je suis imbu, que j'ai chanté, qu'avec une conscience entière je sens gouverner ma vie<sup>1</sup>. » On sait aussi avec quel sens pertinent de la grandeur il a, pendant l'Occupation, proposé en exemple aux Français ces Allemands qui « respirent le grand style de la force<sup>2</sup> ». Le même goût panique de la facilité qui le faisait fuir devant ses égaux le met à genoux devant les vainqueurs : il croit par cet agenouillement s'identifier à eux ; le voilà vainqueur, c'est ce qu'il a toujours souhaité, que ce soit contre un taureau, des chenilles ou des femmes, contre la vie même et la liberté. Il est juste de dire que, déjà avant la victoire, il encensait les « enchanteurs totalitaires<sup>3</sup> ». Comme eux, il avait toujours été nihiliste, il avait toujours détesté les hommes. « Les gens ne valent même pas d'être conduits (et il n'est pas besoin que l'humanité vous ait fait quelque chose pour la détester à ce point)<sup>4</sup> » ; comme eux, il croyait que certains êtres : race, nation ou lui-même, Montherlant, détiennent un privilège absolu qui leur confère sur autrui tous les droits. Toute sa morale justifie et appelle la guerre et les persécutions. Pour juger de son attitude à l'égard des femmes, il convient d'examiner cette éthique de plus près. Car enfin, il faudrait savoir *au nom de quoi* elles sont condamnées.

La mythologie nazie avait une infrastructure historique : le nihilisme exprimait le désespoir allemand ; le culte du héros servait des buts positifs pour lesquels des millions de soldats sont morts. L'attitude de Montherlant n'a aucune contrepartie positive et elle n'exprime que son propre choix existentiel. En vérité, ce héros a choisi la peur. Il y a en toute conscience une prétention à la souveraineté : mais elle ne saurait se confirmer qu'en se risquant ; aucune supériorité n'est jamais donnée puisque, réduit à sa subjectivité, l'homme n'est rien ; c'est entre les actes et les ouvrages des hommes que des hiérarchies peuvent s'établir ; le mérite est sans cesse à conquérir : Montherlant lui-même le sait. « On n'a de droit que sur ce qu'on est prêt à risquer. » Mais il n'a jamais voulu se risquer au milieu de ses semblables. Et c'est parce qu'il n'ose pas l'affronter qu'il abolit l'humanité. « Enrageant obstacle que celui des êtres », dit le roi de *La Reine morte*. C'est

1. *Ibid.*, p. 308.  
2. *Ibid.*, p. 199.  
3. *L'Équinoxe de septembre*, p. 57.  
4. *Aux fontaines du désir*.

qu'ils démentent la « féerie » complaisante que le vaniteux crée autour de soi. Il faut les nier. Il est remarquable qu'*aucune* des œuvres de Montherlant ne nous peigne un conflit d'homme à homme ; c'est la coexistence qui est le grand drame vivant : il l'élude. Son héros se dresse toujours seul en face d'animaux, d'enfants, de femmes, de paysages ; il est en proie à ses propres désirs (comme la reine de *Pasiphaé*) ou à ses propres exigences (comme *Le Maître de Santiago*), mais il n'y a jamais *personne* à ses côtés. Même Alban dans *Le Songe* n'a pas de camarade : Prinnet vivant, il le dédaigne, il ne s'exalte que sur son cadavre. L'œuvre comme la vie de Montherlant n'admet qu'*une* conscience.

Du même coup, tout sentiment disparaît de cet univers ; il ne peut y avoir de rapport intersubjectif, s'il n'y a qu'un sujet. L'amour est dérisoire ; mais ce n'est pas au nom de l'amitié qu'il est méprisable car « l'amitié manque de viscères<sup>1</sup> ». Et toute solidarité humaine est refusée avec hauteur. Le héros n'a pas été engendré, il n'est pas limité par l'espace et le temps : « Je ne vois aucune raison raisonnable de m'intéresser aux choses extérieures qui me sont contemporaines plus qu'à celles de n'importe quelle année du passé<sup>2</sup>. » Rien de ce qui arrive à autrui ne compte pour lui : « À vrai dire les événements ne m'ont jamais importé. Je ne les aimais que dans les rayons qu'ils faisaient en moi en me traversant... Qu'ils soient donc ce qu'ils veulent être<sup>3</sup>... » L'action est impossible : « Avoir eu de l'ardeur, de l'énergie, de l'audace et n'avoir pu les mettre à la disposition de qui que ce soit par manque de foi en quoi que ce soit d'humain<sup>4</sup> ! » C'est dire que toute *transcendance* est interdite. Montherlant le reconnaît. L'amour et l'amitié sont des fariboles, le mépris empêche l'action ; il ne croit pas à l'art pour l'art, et il ne croit pas en Dieu. Il ne reste que l'immanence du plaisir : « Ma seule ambition a été d'user mieux que les autres de mes sens », écrit-il en 1925<sup>5</sup>. Et encore : « En somme, qu'est-ce que je veux ? La possession des êtres qui me plaisent dans la paix et dans la poésie<sup>6</sup>. » Et en 1941 : « Mais moi qui accuse, qu'ai-je fait de ces vingt années ? Elles ont été un songe rempli de mon plaisir. J'ai vécu en long et en large, me soûlant de ce que j'aime : quel bouche

1. *Ibid.*

2. *La Possession de soi-même*, p. 13.

3. *Le Solstice de juin*, p. 316.

4. *Aux fontaines du désir*.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

à bouche avec la vie<sup>1</sup> ! » Soit. Mais n'est-ce pas précisément parce qu'elle se vautre dans l'immanence que la femme était piétinée ? Quelles fins plus hautes, quels grands desseins Montherlant oppose-t-il à l'amour possessif de la mère, de l'amante ? Lui aussi cherche « la possession » ; et quant au « bouche à bouche avec la vie », bien des femmes pourraient lui rendre des points. Il est vrai qu'il goûte singulièrement les jouissances insolites : celles qu'on peut tirer des bêtes, des garçons, des fillettes impubères ; il s'indigne qu'une maîtresse passionnée ne songe pas à mettre dans son lit sa fille de douze ans : c'est une mesquinerie bien peu solaire. Ne sait-il pas que la sensualité des femmes n'est pas moins tourmentée que celle des mâles ? Si c'est d'après ce critère qu'on hiérarchise les deux sexes, elles l'emporteraient peut-être. À vrai dire, les incohérences de Montherlant sont ici monstrueuses. Au nom de « l'alternance » il déclare que, du fait même que rien ne vaut, tout vaut également ; il accepte tout, il veut tout êtreindre et il lui plaît que sa largeur d'esprit effraie les mères de famille ; cependant c'est lui qui réclamait pendant l'Occupation une « inquisition<sup>2</sup> » qui censurerait films et journaux ; les cuisses des girls américaines l'éccœurent, le sexe luisant d'un taureau l'exalte : chacun son goût ; chacun recrée à sa manière « la féerie » ; au nom de quelles valeurs ce grand orgiaque crache-t-il avec dégoût sur les orgies des autres ? Parce qu'elles ne sont pas siennes ? Mais toute la morale consiste donc à être Montherlant ?

Il répondrait évidemment que jouir n'est pas tout : il y faut la manière. Il faut que le plaisir soit l'envers d'un renoncement, que le voluptueux se sente aussi l'étoffe d'un héros et d'un saint. Mais beaucoup de femmes sont expertes à concilier leurs plaisirs avec la haute image qu'elles se forment d'elles-mêmes. Pourquoi devons-nous croire que les songes narcissistes de Montherlant ont plus de prix que les leurs ?

Car, en vérité, c'est de songes qu'il s'agit. Parce qu'il leur refuse tout contenu objectif, les mots avec lesquels Montherlant jongle : grandeur, sainteté, héroïsme ne sont que hochets. Montherlant a eu peur de risquer parmi les hommes sa supériorité ; pour s'enivrer de ce vin exaltant, il s'est retiré dans les nuées : l'Unique est assurément

1. *Le Solstice de juin*, p. 301.

2. « Nous réclamons un organisme qui ait pouvoir discrétionnaire pour arrêter tout ce qu'il juge devoir nuire à la qualité humaine française. Une sorte d'inquisition au nom de la qualité humaine française » (*Le Solstice de juin*, p. 270).

souverain. Il s'enferme dans un cabinet de mirages : à l'infini, les glaces lui renvoient son image et il croit qu'il suffit à peupler la terre ; mais il n'est qu'un reclus prisonnier de soi-même. Il se croit libre ; mais il aliène sa liberté au profit de son ego ; il modèle la statue de Montherlant selon des normes empruntées à l'imagerie d'Épinal. Alban repoussant Dominique parce qu'il s'est trouvé dans la glace un visage de benêt illustre cet esclavage : on n'est benêt que par les yeux d'autrui. L'orgueilleux Alban soumet son cœur à cette conscience collective qu'il méprise. La liberté de Montherlant est une attitude, non une réalité. L'action lui étant, faute de but, impossible, il se console avec des gestes : c'est un mime. Les femmes lui sont des partenaires comodes ; elles lui donnent la réplique, il accapare le premier rôle, il se ceint de lauriers et se drape de pourpre : mais tout se passe sur sa scène privée ; jeté sur la place publique, dans la vraie lumière, sous un vrai ciel, le comédien n'y voit plus clair, ne tient plus debout, il titube, il tombe. Dans un accès de lucidité Costals s'écrie : « Au fond, quelle rigolade ces "victoires" sur les femmes ! » Oui. Les valeurs, les exploits que Montherlant nous propose sont une triste rigolade. Les hauts faits qui le grisent ne sont eux aussi que des gestes, jamais des entreprises : il s'émeut du suicide de Peregrinus, de l'audace de Pasiphaé, de l'élégance de ce Japonais qui abrita sous son parapluie son adversaire avant de le pourfendre en duel. Mais il déclare que « la personne de l'adversaire et les idées qu'il est censé représenter n'ont donc pas tant d'importance<sup>2</sup> ». Cette déclaration rend en 1941 un son singulier. Toute guerre est belle, dit-il encore, quelle qu'en soit la fin ; la force est toujours admirable, quoi qu'elle serve. « Le combat sans la foi, c'est la formule à laquelle nous aboutissons forcément si nous voulons maintenir la seule idée de l'homme qui soit acceptable : celle où il est à la fois le héros et le sage<sup>3</sup>. » Mais il est curieux que la noble indifférence de Montherlant à l'égard de toutes les causes ait incliné non vers la Résistance, mais vers la Révolution nationale, que sa souveraine liberté ait choisi la soumission, et que le secret de la sagesse héroïque, il l'ait cherché non dans le maquis, mais chez les vainqueurs. Ceci non plus n'est pas un accident. C'est à ces mystifications qu'aboutit le pseudo-sublime de *La Reine morte* et du *Maître de Santiago*. Dans ces drames d'autant plus significatifs qu'ils ont plus

1. *Les Jeunes Filles*.

2. *Le Solstice de juin*, p. 211.

3. *Ibid.*

de prétention, on voit deux mâles impérieux qui sacrifient à leur orgueil vide des femmes coupables d'être simplement des êtres humains ; elles souhaitent l'amour et le bonheur terrestre : pour les punir on prend à l'une sa vie, à l'autre son âme. Encore une fois, si nous demandons : au nom de quoi ? l'auteur répond avec hauteur : au nom de rien. Il n'a pas voulu que le roi eût pour tuer Inès des motifs trop impérieux ; ce meurtre ne serait qu'un banal crime politique. « Pourquoi est-ce que je la tue ? Il y a sans doute une raison, mais je ne la distingue pas », dit-il. La raison c'est qu'il faut que le principe solaire triomphe de la banalité terrestre ; mais ce principe n'éclaire, on l'a vu déjà, aucune fin : il exige la destruction, rien de plus. Quant à Alvaro, Montherlant nous dit dans une préface qu'il s'intéresse en certains hommes de ce temps à « leur foi tranchante, leur mépris de la réalité extérieure, leur goût de la ruine, leur fureur du rien ». C'est à cette fureur que le maître de Santiago sacrifie sa fille. On la parera du beau mot chatoyant de mystique. N'est-il pas plat de préférer le bonheur à la mystique ? En vérité les sacrifices et les renoncements n'ont de sens que dans la perspective d'un but, un but humain ; et les buts qui dépassent l'amour singulier, le bonheur personnel, ne peuvent apparaître que dans un monde qui reconnaît le prix et de l'amour et du bonheur ; la « morale des midinettes » est plus authentique que les féeries du vide parce qu'elle a ses racines dans la vie et dans la réalité : et c'est de là que peuvent jaillir des aspirations plus vastes. On imagine aisément Inès de Castro à Buchenwald, et le roi s'empressant à l'ambassade d'Allemagne par raison d'État. Bien des midinettes ont pendant l'Occupation mérité un respect que nous n'accordons pas à Montherlant. Les mots creux dont il se gorge sont dangereux par leur vide même : la mystique surhumaine autorise toutes les dévastations temporelles. Le fait est que, dans les drames dont nous parlons, elle s'affirme par deux meurtres, l'un physique et l'autre moral ; Alvaro n'a pas beaucoup de chemin à faire pour devenir, farouche, solitaire, méconnu, un grand inquisiteur ; ni le roi, incompris, renié, un Himmler. On tue les femmes, on tue les Juifs, on tue les hommes efféminés et les chrétiens enjivés, on tue tout ce qu'on a intérêt ou plaisir à tuer au nom de ces hautes idées. Ce n'est que par des négations que peuvent s'affirmer des mystiques négatives. Le vrai dépassement, c'est une marche positive vers l'avenir, l'avenir des hommes. Le faux héros, pour se persuader qu'il est arrivé loin, qu'il plane haut, regarde toujours en arrière, à ses pieds ; il méprise, il accuse, il opprime, il persécute, il torture, il massacre. C'est par le mal qu'il fait à son prochain qu'il s'estime supérieur à lui.

Tels sont les sommets que Montherlant nous désigne d'un doigt superbe, quand il interrompt son « bouche à bouche avec la vie ».

« Comme l'âne des norias arabes, je tourne, je tourne, aveugle et repassant sans fin sur mes traces. Seulement, je ne fais pas venir d'eau fraîche. » Il y a peu de chose à ajouter à cet aveu que signait Montherlant en 1927. L'eau fraîche n'a jamais jailli. Peut-être Montherlant eût-il dû allumer le bûcher de Peregrinus : c'était la solution la plus logique. Il a préféré se réfugier dans son propre culte. Au lieu de se donner à ce monde qu'il ne savait fertiliser, il s'est contenté de s'y mirer ; et il a ordonné sa vie dans l'intérêt de ce mirage visible à ses seuls yeux. « Les princes sont à l'aise en toutes circonstances, même dans la défaite<sup>1</sup> », écrit-il ; et parce qu'il se complaît dans la défaite, il se croit roi. Il a appris de Nietzsche que « la femme est le divertissement du héros » et il croit qu'il suffit de se divertir des femmes pour être sacré héros. Le reste à l'avenant. Comme le dit Costals : « Au fond, quelle rigolade ! »